

REMARQUES SUR LE TEMPS NARRATIF

"(...) il comprit soudain la cause de son éveil tardif : il avait oublié de regarnir la clepsydre la veille, et elle venait de s'arrêter. A vrai dire le silence insolite qui régnait dans la pièce venait de lui être révélé par le bruit de la dernière goutte tombant dans le bassin de cuivre. En tournant la tête, il constata que la goutte suivante apparaissait timidement sous la bonbonne vide, s'étirait, adoptait un profil piriforme, hésitait puis, comme découragée, reprenait sa forme sphérique, remontait même vers sa source, renonçant décidément à tomber, et même amorçant une inversion du cours du temps."

Michel Tournier, Vendredi ou les limbes du Pacifique, Minuit, 1969, p. 93.

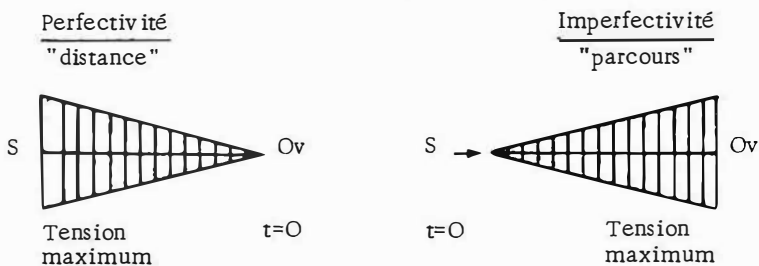
La prospectivité narrative doit contenir en elle-même le concept de régression. Il y a toujours double mouvement narratif : de la part de l'observateur, du point de vue aspectuel, le texte progresse selon l'enchaînement /inchoatif, duratif, terminatif / ; les gouttes tombent régulièrement ; le héros trouve l'objet de sa quête et le discursif s'étend inévitablement vers sa réalisation. Mais du point de vue de l'énonciateur, c'est seulement le parcours de l'aval à l'amont qui importe : chaque mot contient déjà tous les mots précédents et le texte court ainsi vers son énonciataire (qui, lui, ne se déplace jamais). Le bruit de la dernière goutte produit la reconnaissance de toutes les gouttes qui l'ont précédée, et la suivante, tout en restant virtuelle, arrête le temps. (Cf. P. Fabbri, exposé au séminaire de Sémantique générale, le 7 novembre 1984.)

Dès qu'on parle du temps (narratif) l'installation d'une double lecture devient inévitable : le temps irréversible – entropique – de la "modernité" rationaliste s'oppose au temps cyclique, réversible, de l'univers mythique, qui – n'étant pas encore atteint par le "détournement du destinataire" (J. Petitot) – permet, à travers la liaison axiologique /structurel, la perpétuation quasi immobile du monde. Le progressif se heurte au cyclique. La dernière goutte (marquant l'apparition d'une discontinuité) instaure une nouvelle figure : le silence, qui devient alors l'indice d'une attente infinie. D'où la problématique de la tension narrative.

On connaît deux emplois différents du terme de "tension", homologable soit au parcours (qui amène d'une position initiale de tension maximum à un point

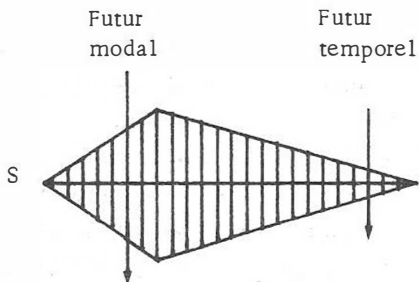
final d'absence totale de tension), soit au concept de distance (une unité aurait une tension, majeure ou mineure, selon la distance plus ou moins grande entre les éléments entrant dans sa composition : à un maximum de tension correspondrait ainsi un maximum de distance, et vice versa). Au niveau narratif, on aura ainsi deux possibilités différentes de tension, soit qu'on regarde le parcours du sujet, soit qu'on s'interroge sur son rapport avec l'objet-valeur, donc sur sa distance par rapport à l'objet : l'attente résultera du parcours narratif du héros à partir d'un programme de quête (qui se définit alors comme visée intentionnelle, c'est-à-dire comme un /vouloir-être-conjoint/ avec une valeur) : l'investissement de la catégorie aspectuelle de l'imperfectivité sur l'inchoativité du programme narratif, en installant un obstacle, déterminera une tension croissante tout le long des épreuves qualifiantes. Seul le mouvement de conjonction (épreuve décisive) et la conjonction définitive avec l'objet produiront la détente nécessaire à la réalisation globale du programme (correspondant à la sanction). On désignera au contraire par détente le parcours de privation de l'objet, mouvement qui comporte le passage d'un maximum de détente à un maximum de tension (résultant de la disjonction, donc de la distance qu'on installe entre sujet et objet) : le programme du sujet se trouve en ce cas modalisé par un /pouvoir-faire/ correspondant à la surdétermination du terminatif par la perfectivité.

Perfectivité et imperfectivité jouent un rôle encore insuffisamment défini dans les mécanismes aspectuels et posent le problème de l'orientation et de la transitivité discursives (ainsi que de leur représentation) :



On découvre ainsi la modalisation de l'avenir du sujet, où le temps futur ne serait que double "enchantement" oppositif (F. Nef) :





Du point de vue modal, c'est à partir du silence qu'on reconnaît le "rythme obsédant des gouttes s'écrasant une à une dans le bac", et c'est à ce niveau que se pose véritablement le problème de l'observabilité. Une qualité est en effet définie comme "discontinue", c'est-à-dire "observable", seulement à un niveau moins superficiel du discours, relevant du non-observable et sujet à variation continue, défini comme quantitatif et discret. Un texte, un silence, seront donc "observables" seulement en descendant du niveau - quantitatif et continu - de la manifestation discursive, au niveau des structures profondes, où des oppositions qualitatives nous permettront de comprendre "ce qui s'est passé".

Marco Jacquemet